

7 février 1995

Grand Amphithéâtre de la Sorbonne

Remise à Michel Albert de son épée d'Académicien

ALLOCUTION DE MICHEL CAMDESSUS

*Directeur Général du Fonds Monétaire International
Président du Comité de l'épée*

Mon cher Michel,

Que puis-je ajouter aux éloges si justes que nous venons d'entendre ? Te dire d'abord ce bonheur et cet honneur d'avoir été choisi par toi pour te remettre cette épée et d'être ce soir le porte-parole d'une assemblée si nombreuse et tellement à ton image par sa qualité et son universalité ! Laisse-moi commencer par un merci tout spécial à Gérard Pfauwadel pour le travail accompli pour organiser cette fête. La joie d'être tous ensemble ce soir, nous la lui devons. Je voudrais aussi remercier et féliciter ceux qui t'ont élu d'avoir eu la main si heureuse. Il m'est plus facile, à vrai dire, de comprendre leur choix, que le tien en ce qui me concerne pour te remettre cette épée. Je n'y vois qu'une seule bonne raison. Tu remplaces à l'Institut l'économiste Henri Guitton qui a eu, toute sa vie durant, l'extrême bonne fortune d'un dialogue avec son frère, le philosophe Jean Guitton ton confrère maintenant à l'Institut. Un philosophe qui, de son propre aveu, a passé sa vie à méditer le mystère du Temps. Or l'appréciation du facteur temps est le talon d'Achille des économistes si malhabiles à prévoir les retournements des cycles pour ne rien dire, avec Péguy, de la durée des périodes et de l'arrivée des époques. Tu es économiste, toi aussi, et tu as consacré ta vie à un exorcisme du temps, la gestion des économies dans le moyen et le long terme ; pour ce qui est du dialogue, et tu m'as fait, pendant trente ans, la confiance et l'amitié de m'y inviter. Seul ce dialogue fraternel entre nous m'autorise ce soir à rappeler ce que nous fêtons : ce que tu es, ce que tu as fait et ce que tu feras.

Dire ce que tu es n'est pas si facile car tu es modeste et pudique. Toi qui te livres si entièrement dans le dialogue, tu ne t'y racontes pas. Toi, dont tout le monde connaît l'éclat de la parole et de la plume, tu es d'abord écoute attentive, réfléchie... Tout de même, après tant d'années d'échanges, je crois savoir ce que tu tiens pour essentiel, ce pour quoi tu rends grâce, cinq dons que tu as reçus, entre mille autres.

Don de tes origines en premier : ce "milieu divin des origines" aurait dit Teilhard, ta famille et ton pays. Ta famille est un de tes jardins secrets et, pourtant, l'un de ceux dont tu es le plus fier. Un jour, peut-être, écriras-tu plus en détail qui étaient tes ancêtres — gens de la terre depuis des siècles, j'imagine. Ton père, comme tu le racontes aux premières lignes du Pari français, était "domestique agricole" en Vendée jusqu'au jour de la grande crise où il doit partir avec femme et enfants parce qu'il n'y avait plus de quoi le faire vivre sur la ferme où tes grands-parents étaient métayers. Te voilà marqué d'un double sceau. Sceau des cruautés dont une économie mal maîtrisée est capable sur la vie des gens sans défense ; sceau aussi de la France

profonde. Jacques Rigaud, ton ami, dit admirablement cela dans ce bel hymne à la vie qu'est son "Bénéfice de l'âge" : "nos générations auront été des dernières à s'enraciner par les liens de chair et de mémoire vivante dans l'épaisseur de la France ancienne". Tu es le fils de cette terre de Vendée, labourée profond, et parcourue d'eau et de vent de la mer, comme une invite à voir large, à déployer des voiles et, quand l'Esprit souffle, à partir. Ce que cette terre et cette lignée t'ont donné est ton être même:

- ce goût du solide et de l'analyse minutieuse, ce sens du professionnalisme et du travail bien fait,
- ce jugement sûr pour débusquer les fausses valeurs comme on brûle la mauvaise herbe,
- cette attention à ce qui germe, ce souci de se mettre au service des renouveaux comme on sarcle une terre au printemps,
- cette confiance en l'autre que seul les êtres sûrs de leurs racines savent offrir,
- cette rigueur qui n'est rien d'autre que rectitude et sens de la résistance des choses, du temps nécessaire à toutes les croissances,
- cette liberté, cette disponibilité au vent des appels... et finalement cette clé d'un de tes mystères, l'alliance si rare de l'éclat de l'intelligence, de la modestie et de ce sens paysan de l'écoute.

À ce don de tes origines vendéennes vient s'ajouter — tout naturellement pourrais-je dire s'il ne s'agissait de surnaturel — celui de la Foi. Ta Foi est évidemment de l'ordre de l'intime de ta vie, mais comment comprendre sans s'y référer, ta contribution à notre temps. Elle est d'un homme habité par plus grand que lui. De là ton intensité, ton rayonnement, ta ferveur en tout ce que tu fais, ton inspiration si directement issue de la doctrine sociale de l'Église : ce souci de l'homme par-delà les doctrines économiques, ce souci des faibles, de ceux qui n'ont pas eu leur chance ou de ceux sur qui les systèmes ou les injustices s'acharnent ; ce souci d'une gestion ordonnée des économies, dans le temps — ce don de Dieu — et celui de la gestion solidaire des interdépendances dans l'espace, au plan universel. Peut-être faut-il aller plus loin encore et reconnaître la trace de cette lumière, dans ce lien que tu ferais volontiers entre l'immoral et le réactionnaire. Le progrès dans la vie des sociétés humaines est éthique ou il n'est pas. Réforme et morale doivent cheminer ensemble et laisser ensemble leur trace dans la constitution des peuples, leurs traités, leurs lois ou les petites lettres au verso des contrats des compagnies d'assurances. Morale et Politique ! Rabiboche et, si possible, faire s'aimer ce vieux couple..., nous sommes déjà là au seuil de l'Académie des Sciences morales et politiques.

Tout près de ce don de tes origines et de ta Foi il faut mettre le don choisi : Claude. Claude déteste que l'on parle d'elle, mais je n'y peux rien : on ne t' imagine pas sans Claude. Sans Claude Albert, pas de Michel, et évidemment, pas d'épée ! Vous êtes un couple, comme il en est peu — illustration de cet amour durable comme J. de Bourbon Busset le célèbre. C'est de Claude que vient ta force et l'allégresse dans ta vie, la capacité aussi à vivre l'insupportable et le courage des recommencements. De Claude, tu dirais ce que le Roi Beaudoin disait de la Reine Fabiola — c'est Jean Guilton qui le raconte — "il n'y en avait qu'une dans toute l'Europe et c'est moi qui l'ai trouvée..." Disons qu'il devait y en avoir deux autres et elles étaient pour nous. J'ai déjà cité trois éléments à ton sujet qui viennent de ton pays : la terre, l'eau, le vent, mais il y a aussi le feu, cette flamme en toi, cette ardeur et Claude en est la

gardienne pour l'entretenir, quand il le faut, la modérer et plus encore la transmuter en flamme de Pentecôte, inspiration pour tant d'autres...

Et puis il y a ce don de ceux qui nous ont formés. Tu as eu dis-tu, des maîtres admirables dès ton enfance. Je voudrais dire un mot ici de ceux qui nous ont appris le Service Public. Nous avons été, tous deux, “boursiers de service public” à Sciences Po. Grande chance que celle-là, à un moment où y enseignaient ceux qui sont devenus des phares pour notre génération. C'étaient les hommes de la génération du refus de l'inacceptable, quel qu'en fût le nom : gestion désastreuse de la crise de 29, Munich, Vichy. Ils avaient vécu tout cela et avaient compris au profond d'eux-mêmes combien était fragile cette nouvelle chance que le combat de la Résistance avait ouverte à notre pays. Pour nous qui irions vers les Finances des hommes tels que François Bloch-Lainé et Paul Delouvrier — qui vient de nous quitter — ont été des figures emblématiques. Ce sont eux qui, par leur façon de servir l'État autant que par leur enseignement, nous ont révélé la grandeur du service public et nous l'ont instillée comme vocation. Tu as saisi ce flambeau à pleine mains.

Mais c'est un flambeau que l'on porte ensemble, comme une flamme olympique. De là l'importance dans ta vie de cet autre don — l'amitié ; une amitié qui est gratuite par définition, mais aussi dialogue et regard ardent “dans la même direction”. Que d'amis autour de toi, que de “vieilles branches” ou de “vieux frères” ! Des amis que ton regard fait grandir, tellement tu sais discerner en eux ce qu'ils peuvent être autant que ce qu'ils sont.

Voilà. L'amitié est bien ce cinquième don que tu as reçu en surabondance ; tu le reçois et tu le donnes. Il ne me reste plus maintenant qu'à dire deux mots de ce que tu as fait de ces cinq dons et de quelques autres.

C'est très simple. Ces dons sont des sources. De ces sources des Hauteurs, ta vie dévale comme un torrent, sans jamais s'attarder dans ces replats où les eaux stagnent, dans un mépris souverain des plans de carrière, avec pour seul souci celui de servir et de bien interpréter — dans le dialogue avec Claude et tes amis — ces signes de temps qui sont autant d'appels. Comment s'étonner, dès lors, qu'économiste, Inspecteur des Finances, tu optes pour une carrière hors les murs, tu choisis les finances car elles sont la trame de toutes les solidarités, mais non les Finances comme lieu de pouvoir : les finances aurait-on dit naguère plutôt que Rivoli ! À partir de là, à partir de ce choix qui n'est pas celui du confort, sur cet axe de la recherche du bien public par la réforme, ta carrière sera à deux tranchants, alternance de phases de réflexion pour le partage, et d'action pour maîtriser le temps.

Réflexion : tu es pourvoyeur d'idées pour les partager. L'idée chez toi, n'est pas l'étincelle d'un cerveau brillant réagissant à l'excitation d'un débat à la mode, mais la conclusion d'un veilleur en alerte. Tu ne cherches pas dans le ciel des théories, mais tu veux te nourrir et nourrir les autres des expériences réussies. Au lieu de dissenter sur l'économie sociale de marché, tu offres à méditer le modèle Rhénan ; devant des expériences dont tu connais les limites tu ne fais pas la fine bouche.

L'idée surgit chez toi de la rencontre de l'inquiétude et de l'analyse. Elle passe au filtre de la rigueur. C'est une idée pour agir, non pour séduire. C'est une idée pour montrer une issue, pour donner confiance aux responsables, pour susciter l'initiative pour réunir sur un projet. C'est une idée offerte. Une idée sans copyright. On te pille, tu jubiles ! Réflexion pour l'action, réflexion pour le partage, pour cela tu es un pédagogue hors-pair. Non pas seulement pour des conférences à Sciences-Po, ou à l'université, mais dans le plein vent, pour le grand nombre,

pour que le débat politique en France échappe à son travers de toujours, ce besoin de ressasser, de réouvrir les querelles idéologiques d'un autre âge. Peu d'hommes investis, par ailleurs, de si hautes responsabilités ont fait autant que toi pour ouvrir les yeux de notre génération sur les défis de notre temps. Tous tes livres viennent de là. C'est le Pari français, les Vaches Maigres — avec Jean Ferniot, le pari pour l'Europe, puis Crise, krach boom (un titre, disons, peu académique !) avec Jean Boissonnat qui partage ton don de pédagogue et ce souci du vrai débat, et enfin un livre dont on parlera longtemps “Capitalisme contre capitalisme”... tous ces ouvrages dont M. le Sénateur Cluzel vient admirablement de parler.

Longtemps après leur publication on peut, on doit, relire les livres, on y trouve toujours quelque idée pour l'action. Comment en être surpris ? Il y a bien longtemps, lorsque je servais encore à la Direction du Trésor et qu'un Ministre à court d'idées nous demandait quelques propositions “pour un paquet en quelques points”, nous allions vérifier s'il ne restait pas encore, 15 ou 20 ans après sa publication, quelques propositions non encore galvaudées dans le rapport Rueff-Armand dont tu fus l'une des plumes aux premiers jours de ta carrière. Ce comité, quel coup d'envoi éclatant pour toi ! Désormais les idées dont tu fourmilles pourraient servir la réforme et avoir le plus large écho. Ta voie était tracée et tu irais de l'un à l'autre offrant tes suggestions, tes encouragements, les interrogations ; toujours là pour déchiffrer la conjoncture et déceler les lames de fond que l'océan de l'économie mondiale prépare dans le lointain ; toujours là pour secouer les satisfactions béates et désigner ceux que la marche de l'économie laisse sur la rive, voire écrase sur son passage...

Tout cela de mille façons ; les deux mots glissés dans l'oreille de ceux qui tiennent les leviers de commande, les trois phrases télégraphiques d'un billet, le coup de téléphone, la note confidentielle pour tel ministre, tel président, l'article envoyé à un grand journal, comme on lance une bouteille à la mer, les livres, les manifestes ! Que n'as-tu fait pour que la France rejoigne son temps, épouse l'Europe et pour que l'Europe s'unisse par ses valeurs autant que par ses intérêts !

Je parlerai peu de l'autre tranchant, ton action pour la maîtrise du temps, tes “temps de commandement” car le Président Gattaz l'a fait excellemment. Je voudrais seulement rappeler deux souvenirs personnels.

Déjà à Bruxelles, dans les années soixante, nous travaillions ensemble sur le Plan mais le mot était banni, car il effarouchait Bonn et indisposait Paris ! Cela s'appelait donc — sous ta férule, sous l'autorité de Robert Marjolin, puis de M. Raymond Barre — la programmation économique à moyen terme. Déjà tu excellais à te couler sous les contraintes imposées par les soupçons ou les peurs des uns et des autres pour associer à ton travail les meilleurs, ordonner les équipes émonder mais préserver les originalités, affiner les concepts, préciser les visées, et canaliser sur le bon axe les forces contraires. Au Plan, à Paris tu feras de même : rien de surprenant à cela d'autant que le Vice-Président de la Commission européenne à Bruxelles était entre-temps devenu Premier Ministre à Paris. Tu le feras avec le souci de garder le cap sur l'essentiel, c'est-à-dire la santé de la monnaie, la vigueur de l'entreprise, l'ouverture européenne et mondiale, et la solidarité grâce à l'efficacité et au travail du plus grand nombre possible, à un moment où la montée du chômage — irrésistible, hors des changements auxquels notre société résistait et résiste encore — était déjà ton obsession.

Le second souvenir se rapporte à la période des AGF, dans les années quatre-vingts. Tu as aimé le métier d'assureur qui, comme tu l'as dit, consiste essentiellement, à “transporter des fonds dans le temps” pour arracher les hommes à leurs peurs, autre exorcisme du temps. Tu y

fis merveille et tu en as tiré quelques leçons pour ceux qui veulent déchiffrer le nouvel espace et la nouvelle condition de l'entreprise. Ce fut “capitalisme contre capitalisme” et je suis témoin de ce que tu as fait par ailleurs au plan mondial avec des hommes comme Onno Ruding, pour aider — au sein de l'UNIAPAC — les chefs d'entreprises chrétiens à mieux comprendre et vivre leur mission : concilier, au temps de la globalisation, efficacité et solidarité.

Enfin te vint cette offre de devenir — pour une Banque de France enfin indépendante — conseiller de la politique monétaire. L'avouerais-je ? Il y avait belle lurette que pour moi tu étais “conseiller de la politique monétaire” ! Lorsque, en tant que Gouverneur de la Banque de France, je rédigeais chaque année une lettre publique à M. le Président de la République, je ne manquais pas de solliciter ton avis, sachant très bien que je trouverais auprès de toi, ce que mon successeur trouve aujourd'hui : la rigueur de l'analyse, l'ampleur du regard sur le monde et cette indépendance du jugement, devoir suprême du conseiller, devoir suprême du Gouverneur.

Conseiller ! Tu l'as toujours été, mais aujourd'hui tu culmines ! Ton élection à l'Académie des Sciences Morales et Politiques y ajoute une dimension qui fait de toi, es-qualité, un grand témoin. Michel, tu as toujours témoigné ; plus que jamais tu le dois. Cela ne sera pas facile. Comme le dit si bien René Girard — un autre de tes amis — “les Évangiles ne prédisent pas du tout que l'humanité va choisir le Règne de l'Amour. À chacun des grands carrefours, l'humanité pourrait emprunter la voie droite... mais il y a beaucoup plus de chances pour le mimétisme joue dans le mauvais sens. La loi quotidienne de l'homme c'est la violence”. Une fois de plus notre pays, notre Europe, notre monde se tordent dans des spasmes, dans des douleurs de je ne sais quel enfantement et l'Apocalypse le dit, la Bête est toujours là qui cherche à dévorer l'Enfant. Nous voyons d'énormes fissures parcourir les valeurs qui nous ont construit : le mariage, la famille, le service public, l'État comme gardien du bien commun et promoteur des solidarités essentielles. Alors que l'Europe traîne dans sa construction, la barbarie s'y déchaîne et menace ce Maghreb où tu voulais servir la fraternité ; l'Afrique n'a pas décollé et en bien des endroits semble n'avoir reçu de nous que des armes pour accroître la monstruosité de conflits d'un autre âge. Ainsi va notre monde et Candide est toujours là suggérant que “tout va pour le mieux pour le meilleur des mondes possibles”, qu'il n'y a pas grand chose à faire, qu'il faut laisser les peuples à leurs destins et l'économie à la “main invisible” du marché.

Michel, nous ne pouvons pas baisser les bras, ni nous résigner à nos échecs. Le monde attend des Témoins : tu es “sel de la terre”, parle, écris, indigne-toi, manifeste, sois de ceux qui nous rappellent les messages qu'ils ont reçu et dont ils ont vécu. Prépare-toi à la condescendance, aux sarcasmes et à de plus rudes coups. Heureux seras-tu ! Et dans ton métier de veilleur-éveilleur, tâche de reconnaître ceux qui dans les générations qui viennent seront témoins à leur tour. À ceux-là, comme tu sais si bien le faire, montre que chaque génération doit réunir à nouveau la communauté humaine, redonner vie et chaleur aux solidarités, et vaincre cette “peur d'habiter le futur, sa demeure ancestrale”, comme l'a si bien dit ton quasi-jumeau à l'Institut le Cardinal Etchegaray ; à ceux-là tu donneras le départ et ils feront qu'un jour ou l'autre ce monde se renouvelle et réussisse.

Mon cher Michel, pour donner le départ on use parfois d'un pistolet. Non d'une épée. Or, c'est une épée que l'on m'a prié de le remettre. Mieux vaut le dire : cela ne nous va, ni à l'un, ni à l'autre ! Te remettre une épée à toi, le plus pacifique des hommes. Remettre une épée, moi dont le métier avec Michel Hansenne dans la famille des Nations-Unies serait plutôt de “battre les épées en soc de charrues”... Mais, enfin, ainsi le veut une admirable tradition ; une

tradition qui rencontre ta tradition judéo-chrétienne, celle qui veut que la sagesse est, une arme d'autant plus redoutable qu'elle est pacifique. Et donc, de cette épée, déchire le voile des apparences et montre-nous le vrai ; le vrai de l'homme, de nos sociétés, du monde. Et que cette épée te conforme tout entier aux vœux du psalmiste aux derniers versets du dernier de ses chants : que, comme tous ceux qui croient que Dieu aime et sauve son peuple, tu puisses “jubiler de gloire, les éloges de Dieu à pleine gorge,” et parmi tous ceux, croyant en Dieu ou pas, pour qui l'homme a un avenir solidaire à construire, combattre ! “à pleines mains, l'épée à deux tranchants”.